

Une heure après, et comme le riche Brésilien achevait sa toilette, une voiture aux armes du comte Armand de Kergaz entra dans la cour de l'hôtel Meurice. Un homme en descendit et demanda à voir le marquis. Ce n'était pas Armand, comme on aurait pu le supposer, mais bien M. le vicomte Andrea, son frère, un saint homme qui songeait à son salut. M. le vicomte Andrea se fit conduire à l'appartement du marquis, salua le jeune homme avec un profond respect et comme eût fait un simple intendant. Et il lui annonça que M. le comte Armand de Kergaz, légèrement souffrant, l'envoyait en son lieu et place et serait heureux et flatté de le recevoir.

M. le vicomte Andrea traita avec une déférence telle M. le marquis don Inigo de los Montes en présence des gens de l'hôtel Meurice, que ceux-ci demeurèrent persuadés de la haute situation sociale du jeune étranger.

Le marquis monta dans le carrosse de M. de Kergaz avec le vicomte Andrea.

Et quand le carrosse fut en route, celui-ci dit à l'oreille du Brésilien :

— Viens, jeune louveteau, je vais t'introduire dans la bergerie.

— J'ai de belles et bonnes dents ! répondit le prétendu marquis en souriant et montrant ses incisives blanches et pointues.

LXXXVIII

Il est un double reproche qu'on pourrait faire à l'historien de ce drame : on pourrait s'étonner d'abord que M. de Kergaz, le personnage en relief, le héros de la première partie de ce livre, se fût trouvé si longtemps effacé dans la seconde. On pourrait trouver extraordinaire ensuite cette confiance sans bornes qu'il avait fini par accorder au repentant Andrea, son frère.

Deux mots suffiront pour nous justifier.

D'abord les événements multipliés que nous venons de raconter s'étaient succédés avec une rapidité telle, que M. de Kergaz en avait été à peine instruit. Tout entier à son honneur domestique, considérant désormais son frère comme son bras droit, il se reposait volontiers sur lui pour ce qu'il nommait ses devoirs, c'est-à-dire l'œuvre de philanthropie qu'il s'était imposée.

Maintenant, si on trouve par trop crédule cet homme intelligent, honnête, énergique ; cet homme qui avait terrassé sir Williams et avait pu le démasquer une seconde fois, qu'on se souvienne avec quelle patience, quelle habileté inouïe ce monstre avait posé un à un les jalons lointains de sa vengeance ; qu'on songe à ce repentir sublime si merveilleusement joué, à ce journal écrit jour par jour dans le silence et l'isolement, et dont chaque page semblait trahir le remords d'une âme bouleversée, qui avait horreur de ses crimes... Il fallait être aussi pervers que sir Williams lui-même, ou être doué de cette pénétration qui tient du miracle, et que Baccarat n'avait pu trouver que dans l'amour secret qu'elle portait à Fernand, pour soupçonner une minute ce grand coupable d'un faux repentir.

Sir Williams habitait un taudis en plein hiver ; sir Williams priait et pleurait sur son passé odieux ; sir Williams avait écrit pour lui seul un journal qui était un monument de repentir et d'expiation. La noble et loyale nature du comte, conseillée encore par cette voix secrète du sang dont l'autorité est incontestable, pouvait-elle demeurer éternellement en défiance ? Non.

Et puis Armand était heureux. Un des traits caractéristiques du bonheur est de prêter à toute chose une couleur que nous appellerions volontiers *sentimentale*. L'homme éprouvé par l'adversité sera toujours plus clairvoyant que celui dont la vie est calme et le chemin débarrassé de tous les obstacles.

Mais revenons aux événements.

Le jour où M. le marquis don Inigo de los Montes descendait à l'hôtel Meurice, presque à la même heure où il écrivait au comte de Kergaz et lui envoyait la lettre de recommandation de M. Urbain Mortonnnet d'Uvre, Armand était seul avec sa femme et son fils. Les deux époux se trouvaient dans ce vaste jardin aux arbres touffus, qui s'étendait sur les derrières de l'hôtel de la rue Culture. C'était une belle matinée pleine de soleil, des brises printanières, une de ces matinées qui font aimer la vie. L'enfant jouait sur l'herbe naissante des pelouses. Le père et la mère se promenaient au bras l'un de l'autre et causaient.

— Mon ami, dit-il le comte, ne trouvez-vous pas qu'Andrea est un peu moins triste et même accablé depuis quelques jours ?

— En apparence du moins, répondit Jeanne.

— Pauvre frère !

— Oh ! fit la jeune femme avec émotion, depuis que j'ai découvert ce fatal secret, je ne vis plus, je ne dors plus, je suis torturée, mon ami.

Armand soupira.

— N'est-ce pas la main de Dieu ? murmura-t-il.

— Soit, dit-elle ; mais n'a-t-il pas assez souffert déjà ?

Le comte ne répondit pas.

— Tenez, poursuivait madame de Kergaz, je crois que si nous pouvions l'éloigner un peu de nous... de moi, du moins, ajouta-t-elle en soupirant, le temps, l'isolement...

— Il ne veut pas nous quitter. Vous ne connaissez pas Andrea, Jeanne, ma bien-aimée. C'est une nature sauvage, énergique et passionnée, qui apporte dans le repentir la fureur et la tenacité qu'il déployait jadis dans le crime. Il se sera persuadé que le doigt de Dieu est marqué au fond de cet amour coupable qu'il ressent pour vous malgré lui, et que les tortures qui en résultent sont une expiation à laquelle il n'a pas le droit de se soustraire.

— Armand, dit Jeanne tout à coup et comme obéissant à une soudaine inspiration, si nous allions à la campagne ? Voici le mois de mai, il fait beau ; notre petit Armand a besoin du grand air.

— C'est-à-dire, répondit le comte en souriant, que si nous allions habiter cette petite villa que nous avons au bord de la Seine, à Chatou, peut-être Andrea ne nous suivrait pas ?

— Oui... c'est cela... Vous lui confierez diverses missions à remplir...

— Et croyez-vous que, éloigné de vous, il soit moins malheureux ?

— Je le crois... du moins je l'espère...

— Eh bien, soit, dit le comte, qui, regardant attentivement sa femme, fut frappé de sa pâleur et de sa physionomie abattue et souffrante.

En effet, depuis que madame de Kergaz avait trouvé et dévoré le journal manuscrit du vicomte Andrea, persuadée que ce misérable l'aimait, elle était tourmentée de cette pensée et éprouvait de terribles émotions. Chaque fois que ce prétendu repentir la regardait ou lui adressait la parole, à table, au salon, partout où ils se rencontraient, la pauvre jeune femme, convaincue que le malheureux endurait d'atroces souffrances, se sentait défaillir elle-même. En vain l'amour de son mari, les caresses de son enfant, toutes ces nobles joies du foyer domestique semblaient-elles se réunir pour rendre Jeanne la plus heureuse des femmes... La découverte du fatal secret avait à jamais empoisonné sa vie...

— Où voulez-vous aller ? demanda M. de Kergaz ?

— Ah ! dit-elle en souriant, je me suis prise d'amour pour la villa de Chatou.

— Je le veux bien.

— Quand partirons-nous ? demanda-t-elle avec une joie d'enfant.

— Quand vous voudrez...

— Eh bien, demain matin.